

# A/L-Littérature

## Journal des classes préparatoires littéraires

Maquette : Nicolas Sambussy — Logo : Chloé Bouché — Mise en page : Antoine Depiesse

### PRÉSENTATION DE CE NUMÉRO

Un numéro deux, n'est-ce pas la véritable naissance d'un périodique ?

*A/L-Littérature* existe désormais bel et bien. Khâgneux et hypokhâgneux de Barthou continueront de s'y exercer à ce que le journalisme a de plus heureux : risquer une parole publique attachée à l'actualité du monde, mais en même temps assez en retrait de lui pour l'éclairer d'une culture.

Les articles de ce numéro se trouvent avoir un thème en commun : une communication perturbée, à l'âge des rapports numérisés et masqués. Communication perturbée, ou déviée ? C'est ici l'interrogation, qu'il s'agisse de penser les nouvelles modalités de la communication sous le régime du masque (Antoine Depiesse), d'analyser le masque de tissu comme matérialisation de rapports sociaux par nature masqués (Pauline Liautard), ou encore de rappeler l'inégalité d'accès aux savoirs à l'âge d'un numérique qu'on dit si prometteur (Romane Menoldo).

Et tandis que c'est une communication à la fois plus limpide et plus réfléchie que visent les exercices d'éloquence que plusieurs hypokhâgneux ont produit suivant les règles de la rhétorique romaine, l'exemple de Louise Michel et de ses combats (Alexis Bernardino Duarte) est enfin là pour rappeler le prix fort d'une libre parole.

**Vincent Renault**

**Professeur de philosophie en HK et KH**

### COMMUNICATION MASQUÉE

Depuis le 17 mars dernier, cela fait plus d'un an que le port du masque est devenu une habitude pour tous les Français. L'irruption de ce morceau de tissu dans le quotidien lui a valu de nombreux opposants, et cela partout dans le monde. À Berlin le 1<sup>er</sup> août 2020, près de 20 000 personnes ont défilé contre lui. Les arguments sont divers, et plus ou moins fondés. Mais l'un d'eux retient particulièrement l'attention : le masque comme véritable barrage à la communication.

En obstruant la moitié du visage, il nous enlèverait la capacité de capter les différentes indications transmises par la bouche, source de la parole, du rire, et lieu d'autres rictus. Le problème pourrait même être plus grave : le port du masque, obligatoire dans les lieux publics, ne nous mènerait-il pas vers l'impossibilité de différencier autrui ? Tout le monde se ressemble, la simple reconnaissance

d'une personne dans la rue semble presque impossible. On tomberait progressivement dans une indifférence à l'autre. Le masque nous enfermerait dans la bulle de notre individualité. Devant limiter toutes interactions, nous ne ferions plus attention à l'autre.



Mais ne pas avoir accès au bas du visage de notre interlocuteur cause-t-il seulement une perte pour la communication et les interactions ? Ne serait-ce pas aussi une occasion d'approfondir une autre forme de la communication ?

Sans doute nous retrouvons-nous aujourd'hui conduits à redéfinir notre communication, tout particulièrement en la redirigeant vers le regard.

Car ne l'oublions pas, le simple regard d'une personne est peut-être bien plus communicatif que le plus beau des discours ou que le plus grand des sourires. En un coup d'œil, « tout est dit », tout est compris, tout est transmis.

Cela n'a pas échappé à la poésie. En Italie, *l'innamamento*, terme souvent traduit par *coup de foudre amoureux*, est un procédé littéraire permettant de capter l'instant précis où les regards de deux jeunes gens se croisent, instant immortalisé dans l'esprit du poète pétrifié par le regard de la femme, depuis lequel Amour tire ses traits. On retrouve ce procédé chez le poète français Maurice Scève.

*Suite page 4*

Le masque est omniprésent. Il s'est imposé comme objet à ne pas oublier chez soi, tels le portefeuille ou le téléphone. Le masque est aussi outil de dissimulation par excellence. Chirurgical ou en tissu, il n'est certes pas un masque funéraire, un loup ou le masque du carnaval de Venise. Mais il en conserve le rôle dissimulateur. Puisqu'observer le front et les yeux ne suffit pas à reconnaître une personne, le masque garantit l'anonymat, il permet de se fondre dans la foule.

Mais si le masque nous cache, il tend aussi à nous révéler. Fions-nous à l'étymologie : le nom « personne » est issu du nom latin *persona, ae, f* (« le masque de l'acteur »). Ainsi, il semblerait naturel, en tant que personne, de jouer un rôle. Plus encore, le masque se pose sur le visage, qui provient du latin *facies, ei, f*, (« l'apparence », « le spectacle »). Cela confirme l'hypothèse théâtrale. Cela ouvre également sur une question plus large : la vie quotidienne n'est-elle qu'une scène que nous jouons inconsciemment, une représentation reposant sur un accord tacite entre tous les individus ? Une pièce de théâtre dans laquelle chacun trouve son rôle ? C'est ce qu'explique le sociologue nord-américain Erving Goffman dans le premier tome de *La Mise en scène de la vie quotidienne*<sup>1</sup>. Toutes les relations sociales suivent des « règles cérémonielles » conclues lors d'un « accord de surface » entre les individus. Le rôle d'une personne serait d'agir selon la définition commune donnée de la situation et de prouver à autrui qu'elle parvient à contrôler la situation, ou du moins qu'elle agit *comme prévu*. Erving Goffman approfondit l'analyse dramaturgique en définissant la « façade » de l'acteur, c'est-à-dire « l'appareillage symbolique, utilisé habituellement par l'acteur, à dessein ou non, durant sa représentation<sup>2</sup> ». Il distingue le « décor » dans lequel l'acteur doit

jouer, de la « façade personnelle », autrement dit « les éléments qui, confondus avec la personne de l'acteur lui-même, le suivent partout où il va<sup>3</sup> ». Ces éléments désignent à la fois le sexe, le physique, la façon de parler, etc. La façade fonctionne comme un masque : elle dissimule ce que la scène à jouer exige de dissimuler, et selon le rôle à jouer, elle se transforme. On peut rapprocher cela de la manière dont l'acteur adapte son ton de voix et ses propos à la situation.

Prenons pour exemple un lieu de rencontre et d'interaction inévitables : un ascenseur. Deux situations peuvent s'offrir à nous à l'entrée d'un ascenseur : soit celui-ci est vide et nous sommes seuls, soit quelques personnes sont déjà à l'intérieur, auquel cas nous devons nous accorder à elles. Généralement, un sentiment de gêne s'installe. Dans le premier cas, nous sommes sur le qui-vive, craignant qu'une personne entre et nous trouve dans quelque situation embarrassante (comme se regarder dans le miroir). Dans le second, la gêne vient du fait que nous sommes contraints de faire quelque chose de la présence de l'autre. Comme le dit Goffman, c'est pour éviter l'embarras d'une situation sur la définition de laquelle nous serions en désaccord que chacun joue un rôle. Par exemple, dans un ascenseur, parler de la météo, de l'actualité, ou commencer une conversation sur un sujet ordinaire permet de montrer à autrui que l'on contrôle la situation et que l'on se conduit comme elle l'exige.

La présence d'autrui dans ce lieu de promiscuité temporaire, lieu également codifié selon des règles analogues au théâtre, propulse l'individu sur le devant de la scène et le force... à *porter un masque*. Et il en va de même dans les pratiques sportives. Goffman prend l'exemple d'un arbitre de base-ball. Pour que les joueurs et les autres personnes présentes sur le terrain ne doutent pas de lui, l'arbitre revêt un masque : il doit réagir immédiatement, et donc dissimuler sa crainte d'un mauvais jugement.

*Car un arbitre ne peut pas douter* — selon la définition donnée d'une situation de décision. Il camoufle ses doutes avec son masque, et donne une impression de réalité qu'il fait durer.

L'acteur que nous sommes au quotidien possède un répertoire de « façades » à jouer, on pourrait dire de masques à porter. Plus il les maîtrise, plus il paraît infaillible dans son jeu. Pour Robert Ezra Park, c'est le processus même de formation de la personne : « Nous venons au monde comme individus, nous assumons un personnage, et nous devenons des personnes<sup>4</sup> ». De cette manière, le masque révèle et participe à édifier ce que nous sommes : des acteurs.

Une question se pose : est-il réellement mauvais pour la société que toutes les interactions sociales impliquent de tels calculs ? Certes, l'authenticité comme la décrit Rousseau au début des *Confessions* semble absolument impossible dans un environnement ainsi codifié, mesuré, millimétré, joué : « Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais ». Mais notons d'abord que nous feignons des sentiments afin de ne pas froisser autrui. En outre, les relations régies selon ce schéma théâtral ne nous empêchent nullement d'être authentiques, de faire ce que nous avons à faire – ou voulons faire.

De la même manière en effet que le masque chirurgical a un rôle pour la santé publique – il nous sert à nous protéger et à protéger les autres – le masque théâtral – de dissimulation – sert le bien commun. Un individu peut risquer de troubler l'ensemble de la société en ne cherchant qu'à satisfaire ses propres désirs sans égard pour autrui. La Rochefoucauld explique qu'« il faudrait du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire ; il faudrait faire son plaisir et celui des autres, ménager

leur amour-propre, et ne le blesser jamais<sup>5</sup> ».

Avec ou sans masque, mais toujours à la manière d'un porteur de masque, un individu doit donc, en public, jouer son rôle. Shakespeare l'exprimait déjà dans la comédie *As You Like It* (1599) en faisant déclarer à Jacques que « le monde entier est un théâtre » et qu' « un homme, dans le cours de sa vie, joue différents rôles » (« *All the world's a stage, [...] and one man in his time plays many parts*<sup>6</sup> »).

**Pauline Liautard  
Hypokhâgne, 2020-2021**

#### Références :

- 1 *La Présentation de soi*, Minuit, 1973.
- 2 *Ibid.*, p. 29
- 3 *Ibid.*, p. 30
- 4 *Race and Culture*, The Free Press, 1950, p. 249
- 5 *Maximes*, 1665, « De la société ».
- 6 Shakespeare *As You Like It*, II, 7.

### LANGAGE, SAVOIR ET NUMÉRIQUE

Internet a-t-il réellement facilité l'accès au savoir ? Certes, le développement technologique met plus largement à disposition le savoir grâce à des médias qui véhiculent des informations très variées, et de manière immédiate. De plus, conformément à l'idée démocratique selon laquelle chaque voix mérite de se faire entendre, les réseaux sociaux peuvent étendre l'accès à une parole qui semblait jusque-là largement monopolisée par les personnes qui disposaient des moyens de communication.

### Lycée Louis Barthou – PAU

Ne faut-il pas toutefois relativiser cette idée d'accès plus large aux informations, en tenant compte du fait que leur mise à disposition n'implique pas leur compréhension ? L'auteur d'un texte informatif vise toujours un lecteur modèle, c'est-à-dire un public précis, qu'il estime apte à comprendre le contenu qu'il partage. Surgit la nécessité d'un savoir préalable, ou du moins d'une éducation particulière pour comprendre ce qui se trouve sur le Net. Ainsi, les classes sociales les plus éduquées échangent sur des forums de discussion spécifiques des propos que ne comprennent pas ceux qui ont reçu une éducation moins favorisée : même sur Internet, les groupes sociaux se distinguent.

On objectera à cela que qui prend le temps de se pencher sur un sujet parviendra à se l'approprier, la disponibilité sur Internet favorisant encore cette appropriation. Toutefois, cette affirmation ne néglige-t-elle pas un certain rapport au temps ? Comprenons qu'une personne appartenant à une classe sociale humble devra employer un temps considérable pour combler son retard de connaissances, tandis qu'une personne plus aisée aura moins de mal à comprendre ce contenu mis à disposition sur le Net. En outre, la personne de condition humble a-t-elle véritablement le temps de rattraper cette éducation, alors qu'elle doit survivre à côté de cela ? Nous touchons ici à la différence entre mise à disposition du savoir et accès au savoir, ce dernier signifiant un savoir non seulement disponible, mais aussi accessible intellectuellement à tous.

En fin de compte, Internet facilite-t-il réellement l'accès au

### N° 02 - Juin 2021

savoir, ou est-il seulement un copier-coller de la société réelle, où les classes dominantes dominent par le fait même qu'elles parlent, dans la mesure où la manière dont on s'exprime traduit un milieu social ?

Notons que de manière analogue, si Internet a en effet permis d'effacer l'accent d'une personne, le ton de sa voix, ou bien même, plus généralement, son apparence, qui sont tous des facteurs de discrimination, l'argot utilisé et les fautes d'orthographe sont d'autant plus visibles. Ces marqueurs sociaux peuvent décrédibiliser un discours ou au contraire le valoriser lorsque la personne manipule les mots avec tout l'art de la rhétorique. Son discours est valorisé quand bien même il n'est pas toujours vrai, par le respect et l'admiration provoqués par cette maîtrise de l'art de parler, tandis que celui qui ne se considère pas « à la hauteur » se retient de remettre en question ce qui est avancé. C'est en ce sens que la classe dominante domine par le fait même qu'elle parle, selon le sociologue Pierre Bourdieu. Pour une personne qui ne maîtrise pas la rhétorique, il est d'autant plus difficile de s'exprimer : si autrui ne l'en empêche pas directement, un sentiment d'illégitimité peut s'installer en lui. Ainsi Internet n'est-il pas un copier-coller de la société réelle, où les écarts de langage ne sont pas effacés, mais mis à nu, plutôt qu'un facteur de rapprochement des classes ?

**Romane Menoldo  
Hypokhâgne, 2020-2021**

Suite de la p. 1

Comme on le voit dans le texte ci-contre, le regard que le poète a croisé est comparé à un coup violent qui le « dévie » de sa « vie », un coup si violent que le corps et l'âme du poète en sont transpercés et marqués à jamais. En jouant avec le champ lexical du regard et en recourant à plusieurs métaphores, le poète réussit à capter toute la puissance émotive de ce moment précis, moment qui a suffi pour percevoir ce que ressent l'autre. Même avec un masque la communication continue. Seulement, elle glisse vers une communication où le verbe a moins de place.

Et cette communication malgré le masque ne se limite pas au réinvestissement des yeux de l'autre. Car ce que nous fait comprendre Emmanuel Levinas dans *Éthique et Infini*, c'est que percevoir le visage n'est pas seulement percevoir un nez, deux yeux et une bouche. Le visage, c'est ce lieu hautement vulnérable qui à la fois s'offre à la violence et l'interdit, qui me fait prendre conscience de ma responsabilité morale inconditionnelle à l'égard de l'autre dans sa singularité. Or le regard joue encore ici un rôle fondamental, lui qui est ouverture sur l'intériorité, là où les paroles peuvent dissimuler cette intériorité par leur fonction sociale. La parole sortie de la bouche n'est donc pas tout. Le visage, explique Levinas, c'est une singularité, celle d'autrui, qui nous permet de capter sa vulnérabilité et de communiquer avec lui. Le visage d'une personne, c'est sa tenue, la droiture de sa position, sa coupe de cheveux, sa démarche et bien sûr et avant tout son regard. Chaque visage a sa singularité et c'est justement cette singularité que nous percevons, que nous touchons, que nous sentons. C'est un autre que je ne peux posséder mais qui, par sa simple présence, provoque en moi de la colère, de l'amour, de la violence, du rire, etc. Bref, le visage est quelque chose de précieux pour la communication, de par ce qui s'y trahit de l'intériorité.

Ainsi, la communication masquée n'est peut-être pas seulement une communication effacée, un danger pour les interactions avec autrui : cette situation exceptionnelle est une véritable occasion d'enrichir notre rapport à autrui, de multiplier les formes de notre communication.

Ce n'est de toute façon pas un simple masque de tissu qui empêcherait le visage de chacun d'exprimer sa singularité et de communiquer quelque chose au monde. Bien plus, il se tisse un certain mystère, qui ne fait qu'augmenter le désir de communiquer et de connaître autrui.

*« Les dames couvrent leurs seins d'un réseau, les prêtres couvrent beaucoup de choses sacrées ; les peintres mettent des ombres à leur ouvrage pour lui donner plus d'éclat [...]. Celui qui dit tout nous saoule et nous rebute ; celui qui est réservé dans son expression nous amène à penser plus sur le sujet qu'il n'y a<sup>2</sup> ».*

Références :

 1 Maurice Scève, *Délie*, 1.

 2 Montaigne, *Essais*, III, 5 « Sur des vers de Virgile ».

« L'œil trop ardent en mes jeunes erreurs  
 Girouettait, mal caut, à l'impourvue :  
 Voici - ô peur d'agréables terreurs -  
 Mon basilique, avec sa poignant' vue  
 Perçant Corps, Cœur et Raison dépourvue,  
 Vint pénétrer en l'âme de mon âme.  
 Grand fut le coup, qui sans tranchante lame  
 Fait que, vivant le Corps, l'Esprit dévie,  
 Piteuse hostie au conspect de toi, Dame,  
 Constituée Idole de ma vie. »<sup>1</sup>

Antoine Depiesse

Khûbe, Promotion 2018-2021

## EXERCICE D'ÉLOQUENCE

**Introduction par Johana Augier,  
 Professeure de latin en HK et KH :**

Le thème de culture antique au programme des ENS pour les années 2020-2022 est LE POUVOIR. C'est dans ce cadre que les étudiants d'hypokhâgne ont réfléchi notamment aux rapports entre pouvoir et parole dans l'Antiquité, où la maîtrise de l'art oratoire faisait partie intégrante de la formation de la jeunesse destinée à devenir influente au sein de la *civitas*. Les Hypokhâgneux ont joué aux apprentis orateurs, et ont écrit un discours « à la façon d'un Romain » – mais en français – selon une double contrainte : leur production devait

obéir aux règles de la rhétorique latine, et le sujet était imposé (« La pandémie a révélé le pire / le meilleur de nous-mêmes »). Cet exercice est formaliste, puisque toute *oratio* suit un ordre précis (*exordium, narratio, confirmatio, refutatio, peroratio*), tel qu'il a été théorisé par Cicéron et Quintilien. Mais il s'agit là seulement du moyen, le but étant de convaincre l'auditoire, et donc d'argumenter. Trois compétences sont ainsi convoquées : le discours doit proposer des arguments solides (*inventio*), agencés de manière cohérente et efficace (*dispositio*), et dans le même temps dans un style agréable (*elocutio*).

Voici un des discours, rédigé par un groupe d'étudiantes. Il ne

s'agit là que d'une partie de leur travail, bien sûr, car un discours a vocation à être prononcé : l'*actio* est le second temps de l'exercice, où la mémorisation et la capacité à incarner le texte sont les deux autres compétences mobilisées et attendues. Les Hypokhâgneux ont expérimenté également cette dimension, mais cela ne se lit pas, cela se regarde et s'écoute...

\*\*\*

*La pandémie a révélé le meilleur de nous-mêmes.*  
**EXORDIUM.** « C'est dans l'angoisse que l'on prend conscience de sa liberté », écrivait Sartre. Il est vrai que nous vivons une période difficile, rythmée par la peur et l'angoisse pour nous et nos proches. Elle est

invisible, imprévisible. Cette ennemie que l'on combat aveuglément nous lasse, nous fatigue, nous épuise. Cependant, ces mesures, ces restrictions, ces confinements ont pu opérer des prises de conscience en chacun. La répétition des jours se faisait plus étouffante ; et entre nos quatre murs, c'est face à nous-mêmes que nous nous trouvions. Mais les privations ont ramené chacun à une vie plus simple, épurée, qui a permis de se rendre compte de la liberté physique et morale que nous possédions. Mais, justement, n'est-ce pas Alfred de Musset qui disait : « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert » ? Ainsi, par cette expérience nouvelle, s'ouvre un autre horizon de liberté, une liberté intrinsèque, qui nous permet de découvrir de nouvelles facettes de nous-mêmes. Il peut donc paraître paradoxal de chercher à faire ressortir le bien et même le meilleur de nous-mêmes dans le contexte de cette pandémie mondiale. C'est pourtant ce positif qui nous permettra, à tous, de tenir bon et de continuer à vivre : c'est notre victoire sur la maladie et le mal-être qui a pu en découler chez chacun.

**NARRATIO.** Concrètement, si l'on voit l'aboutissement de la Covid-19 comme positif, comment la solidarité s'est-elle incarnée dans notre quotidien ? À petite échelle, chacun de nous a pu faire un don, toute personne est encore en mesure de participer et d'aider. Ainsi, comment cette recherche de soi dans l'isolement le plus total aboutit-elle à un mouvement de solidarité globalisé, également porté par la culture et grâce au déploiement du virtuel ? Nationalement, plus de 10 000 cagnottes en ligne ont été créées, des milliers d'euros de dons ont été versés à l'Institut Pasteur et à la Fondation de France ; en cela 20% des actions médicales et des recherches scientifiques ont été financées par des dons de particuliers. Des liens internationaux ont aussi renforcé cet élan solidaire, puisque des masques, des soignants,

du matériel ont été envoyés dans les pays qui en avaient besoin. Mais ce sont surtout des liens culturels sans précédent qui se sont tissés : 89% d'internautes français âgés de plus de 15 ans ont profité de mises en ligne d'œuvres de théâtre, de cinéma, d'œuvres littéraires et musicales. Ainsi, par exemple grâce aux initiatives des grandes expositions parisiennes, les spectateurs ont pu découvrir sous un nouveau jour la variété de l'art et de la culture française. À l'approche des Jeux olympiques, une exposition virtuelle a été créée, pour rappeler les emblèmes et les valeurs de ces jeux en plongeant dans diverses vidéos, photos, affiches et anecdotes. Du côté de la mode, le Musée des Arts Décoratifs revient sur l'histoire de la mode avec une exposition virtuelle des vêtements du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Il est très facile d'admirer les détails, de voir au plus près les objets : une découverte inattendue, possible uniquement grâce à la virtualité. Aussi, de nombreux musées ont opté pour la réalité virtuelle, pour plonger le spectateur, pourtant immobile devant son ordinateur, au cœur d'un voyage initiatique libre. Le Musée d'Orsay a ainsi choisi de faire redécouvrir son patrimoine avec ses nombreuses sculptures, peintures et photographies iconiques produites entre 1848 et 1914, mais aussi en mettant en avant des faits insolites comme le fait qu'il s'agissait à l'origine d'une gare. Tout cela révèle l'importance de la culture, qui apporte du réconfort face aux crises, ce qui permet également de découvrir sous un nouveau jour ce qui a fait l'histoire de la culture et comment elle s'est développée pour devenir un des piliers de notre quotidien.

**CONFIRMATIO.** La solitude face à soi-même, n'est-ce pas du temps pour soi plutôt qu'une contrainte ? Ici s'opère une distinction entre isolement et solitude : l'isolement dépend d'un facteur physique tandis que la solitude est la façon dont nous percevons notre situation. Or, la solitude, si elle est perçue comme

bonne et favorable à notre développement, a alors une conséquence positive : elle peut révéler le meilleur de nous-mêmes.

Dans ces conditions, il y a une nécessité de s'adapter à un nouveau mode de vie qui permettrait un développement personnel comme quête de soi-même. L'aboutissement de cette quête serait la redécouverte de son intériorité et de son environnement extérieur de manière à saisir le monde d'un œil nouveau. En ce sens et de manière paradoxale, le confinement serait une sorte de voyage initiatique à l'intérieur de soi-même. D'après Pascal, « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer au repos dans une chambre ». Avant la Covid-19, l'Homme était en proie à l'agitation tonitruante de la vie.

Il est vrai que tout au long de notre existence, nous nous inscrivons dans un mouvement d'urgence de la vie à la temporalité déformée qui laisse peu temps pour chaque chose, et encore moins pour soi. Le confinement agit alors comme une rupture avec ce rythme inlassable dans lequel nous nous étions emmêlés. On ne peut plus échapper à son humaine condition et à la finalité qui effraie chacun : sa mort. Car l'idée de la mort est omniprésente dans le contexte d'une pandémie mondiale où un micro-organisme menace le plus grand formateur de notre monde, l'Homme. C'est donc dans une aventure affolante, rythmée par la nécessité de trouver un remède, que l'Homme se met à vagabonder en quête de soi-même, presque par obligation, poussé par le tic-tac oppressant de la vie qui menace de faire sonner sa dernière alarme. Paradoxalement, c'est dans cette atmosphère d'angoisse insistante que l'Homme, la carte de l'âme à la main, accède à une forme de repos de l'esprit. Ou du moins, à une forme de recherche et d'exploration de soi sur les traces d'un voyage initiatique angoissant au cours duquel l'Homme trouve le plus grand des repos : sa liberté.

Continuant sa route, le confinement aura ouvert une nouvelle porte sur le monde de l'art. Les artistes, désormais assis au même rang que le public, c'est-à-dire chez eux et derrière un écran, portent un regard inédit sur leur propre créativité et sur leur propre art. En effet, c'est tout un nouveau panorama qui s'offre aux artistes tout autant qu'aux spectateurs en ces temps de confinement : comment s'exprimer en étant enfermé ? En partant de l'étymologie du mot, « exprimer » signifie faire sortir quelque chose de soi-même. Or les notions d'intérieur et d'extérieur sont perturbées dès lors qu'on est enfermé chez soi. Grâce à la situation, c'est une toute nouvelle forme d'art qui naît chez les artistes. L'art a deux fonctions : l'une est physique, celle de susciter des sensations à sa vue ; l'autre est psychologique et relève de l'Homme à proprement parler puisque l'art devient expression de la vie avant même d'être expression des affects. Si l'art exprime la vie, n'est-il pas une échappatoire à la prison qu'est le confinement, ce qui justifierait d'ériger les artistes en libérateurs d'un monde entier ? De plus, l'Homme étant face à lui-même, il est limité dans ses occupations. Par conséquent, il est plus disposé à se dresser à son tour en tant qu'artiste et devient producteur de sa propre source de liberté, parce que l'art est sans limite.

**REFUTATIO.** Certes, l'accès aux théâtres, aux cinémas, aux musées et aux salles de spectacle est encore restreint. Mais la culture a-t-elle réellement été oubliée alors qu'elle a permis à l'homme d'atteindre une forme de liberté même en étant enfermé ? N'a-t-elle pas seulement été mise en pause ? La culture, en tant qu'art du langage, est propre à l'Homme et finalement, comme précédemment expliqué, elle s'est révélée comme un nouveau moyen d'exprimer sa créativité. Grâce à des artistes innovants, il n'a jamais été aussi facile de visiter des musées depuis chez soi, de trouver des films par exemple grâce à

## Lycée Louis Barthou – PAU

LaCinetek, de rencontrer des œuvres sur les réseaux sociaux.

De plus, elle a été mise en lumière du fait même qu'on s'inquiète de sa situation chaque jour. Par exemple, lorsque les librairies ont été fermées au dernier confinement, elles ont connu une « fréquentation exceptionnelle » lors de leur réouverture et sont maintenant sur la liste des magasins essentiels. Quelle leçon en tirer ? L'homme s'est rendu compte de l'évasion que procurent les livres. Puisqu'il ne pouvait plus partir en voyage ni à l'aventure, il s'est plongé dans les récits pour combler ce besoin. C'est un double voyage : un voyage par la pensée, l'imaginaire des livres, et presque un voyage physique au cœur de la culture. Malgré le confinement, un nouveau lien, plus fort, s'érige entre l'Homme et elle, et cette considération inédite permet la matérialisation de soi ailleurs que dans son propre corps, dans une nouvelle dimension de liberté.

Et je ne parlerai pas de la vague déferlante de sentiments qui a lié les hommes entre eux, mais la pandémie a décuplé nos émotions, les plus désagréables et pourtant les plus intéressantes.

Je sais que vous pourriez dire : « de quelle solidarité parlez-vous quand des personnes organisent encore des fêtes illégales, sans respect pour le travail des soignants, et surtout sans respect des règles sanitaires ; ou encore quand d'autres en profitent pour soutirer de l'argent avec de faux vaccins et de faux tests ? ». Mais nous ne pouvons nier le mouvement de solidarité qui s'est formé autour de la pandémie. Qui n'a pas été ému par l'hommage aux soignants tous les soirs à 20 heures ? Qui n'a pas été soulagé de savoir ses proches en sécurité ? Qui n'a pas été reconnaissant envers ceux qui permettent de faire tourner la société, les éboueurs, les caissières, et ceux qui nous sauvent, les soignants, les professeurs, les artistes ? Nous nous sentons tous proches d'eux. D'eux qui risquent leur vie pour préserver l'ordre de la société. D'eux qui, par leur dévouement, nous couvrent de

## N° 02 - Juin 2021

sérénité. D'eux qui, par la sécurité qu'ils apportent, maintiennent l'équilibre au sein de notre quotidien.

**PERORATIO.** La pandémie a révélé le meilleur de nous-mêmes pour nous-mêmes et envers les autres : même si les masques nous séparent, notre solidarité n'a fait que s'accroître. Avoir la capacité et la volonté de rester confinés pendant plus d'un mois pour protéger les autres et aider les hôpitaux ; s'adapter ensemble à vivre d'une manière différente ; s'associer pour retrouver les beaux jours et la vie d'avant ; faire des levées de fonds pour les restaurateurs, les soignants, les étudiants, trouver de nouvelles façons de s'occuper en organisant des concerts virtuels pour pallier le manque culturel sont autant de formes de solidarités. Mais alors, dans l'angoisse, prenons-nous seulement conscience de notre liberté ? L'angoisse, phénomène que l'on voit tout d'abord comme négatif, est ce qui a permis de renforcer la cohésion sociale mondialement, de telle sorte que chaque personne concernée put prendre conscience de sa propre liberté. Le chacun-chez-soi a permis à l'homme de créer son propre progrès, d'évoluer par lui-même en interagissant avec le monde extérieur alors qu'il était confiné...

**Aurore de Buchère, Pauline Liautard,  
Amandine Memery  
Hypokhâgne, 2020-2021**

### **LOUISE MICHEL : PANORAMA DE LA DÉPORTATION D'UNE HÉROÏNE DE LA COMMUNE**

*Des barricades de  
Montmartre à Nouméa.* — L'année 2021 marque les 150 ans de la Commune de Paris et c'est dans le prolongement de cette commémoration que le khâgneux auteur de ces lignes a désiré rendre hommage à Louise Michel, figure majeure de l'insurrection, en évoquant plus particulièrement la période de sa vie qui suivit directement le procès des Communards, où elle purgea, après son jugement, une peine sévère de

dix ans de déportation en Nouvelle-Calédonie, pour participation aux événements insurrectionnels de mars 1871. De fait, ces années singulières dans la vie de Louise Michel trouvent un éclairage intéressant à la lumière des enseignements dispensés en khâgne : elles mettent en relief la centralisation du pouvoir en métropole, l'action politique et littéraire des *Mémoires*, mais aussi la question du droit des Canaques à disposer d'eux-mêmes ; elles élèvent enfin une interrogation sur ce qu'est une peine juste. L'intérêt est aussi historique puisqu'il met en perspective la question coloniale au programme de cette année en élargissant à l'Océanie la question proprement africaine liée au colonialisme et en nourrissant une réflexion sur le rapport entre la métropole et ses territoires d'outre-mer. De plus, il faut prendre en considération l'activité littéraire de Louise Michel, dont les *Mémoires* fournissent une chronique riche en informations, qui relève de l'écriture autobiographique et rejoint un axe du programme, à savoir l'œuvre littéraire et l'auteur.

Revenons d'abord sur les faits. Louise Michel, après s'être hissée sur les barricades pendant la Commune et s'être même habillée en homme à l'instar de ses camarades, est, lors de son procès, jugée pour six motifs. Le Conseil de Guerre, qui fait exécuter quelques-uns de ceux avec qui elle a lutté, n'en retient qu'un, à savoir le « port d'armes apparentes et d'uniforme militaire avec usage de ses armes ». Dès lors, Louise Michel se trouve incarcérée au camp de Satory à Versailles, puis à l'abbaye d'Auberive en Haute-Marne. Le 10 août 1873, enfin, elle embarque sur le bateau *Virginie* qui l'exile de force en Nouvelle-Calédonie, après une traversée longue de quatre mois. Sur place, elle demande à être emprisonnée dans les mêmes conditions que ses homologues masculins. Puis, laissée en liberté sur

## Lycée Louis Barthou – PAU

l'île, elle rencontre les autochtones canaques, s'enquiert de leurs coutumes et apprend leurs chants. À partir de cet instant, elle porte un œil vif et curieux sur la nature qui l'entoure, étudie la faune et la flore, et note ce qu'elle observe dans cet environnement nouveau. L'amnistie générale des Communards est prononcée en 1880 ; Louise Michel opère un retour triomphal à Paris.

*L'inscription dans le lieu de l'exil : savoir, apprendre, éduquer.* — Ce qui est frappant, c'est la nature de l'engagement d'une déportée, mis au service de la connaissance. En effet, les occupations de Louise Michel en Nouvelle-Calédonie en font une femme à la fois ethnologue et botaniste, mais aussi institutrice – c'était son métier. Un tel souci d'observation, de connaissance et d'ouverture au monde n'est pas sans faire penser aux notions du thème de culture antique, puisqu'il les combine tous : *savoir, apprendre, éduquer*. « Venir à Saint-Lazare ? Je ne l'ai demandé qu'à mes derniers instants, promettant en échange d'aller en Calédonie, au milieu des tribus, fonder cette école que j'avais promise aux Canaques » (*Mémoires*, I, XIV).

Dans ses *Mémoires*, il est d'ailleurs utile de remarquer que le huitième chapitre de la deuxième partie est tout entier consacré à la faune et à la flore calédoniennes. On y voit s'allier rigueur et précision, sur fond de blâme adressé à des scientifiques satisfaits d'un dogme selon lequel ils opèrent. Elle « maudit les us et les coutumes des savants, qui ne font rien tout simplement » (*ibid.*, II, VIII). Combien de biologistes, de zoologues, de botanistes, en effet, ont vraiment mené des investigations sur le terrain de leurs objets d'étude ? Les araignées, les plantes, le ricin qu'elle voit, qu'elle décrit, qu'elle dessine, prennent forme sous son crayon et sous sa plume.

*Une source majeure : le regard rétrospectif de l'autobiographie.* — D'un point de vue littéraire, certains critiques ont signalé que l'écriture de Louise Michel est semée de

## N° 02 - Juin 2021

développements embrouillés où sont insérées des lettres envoyées ou reçues, mais aussi des vers écrits par l'auteure elle-même ou par d'autres poètes<sup>1</sup>, échangés non seulement à bord du *Virginie* mais encore entre la métropole et la Nouvelle-Calédonie. Dans sa préface de 2004 aux *Mémoires*, Xavière Gauthier remarque ceci : « Il est vrai qu'elle écrivait vite, trop vite peut-être, mais c'est justement ce mouvement qui donne sa grâce, son envolée, sa légèreté à son style ». Cette écriture mouvementée et ce refus de la chronologie donnent à cette œuvre autobiographique une dimension impulsive, révélant en Louise Michel la nature rêveuse d'une femme assoiffée d'idéal.

Edités pour la première fois en 1886, les *Mémoires* de Louise Michel font figure d'œuvre-testament en dressant le bilan rétrospectif d'une vie. Evidemment, le récit de la déportation occupe une place importante et trace les contours de ce qui fut une aventure de dépaysement. L'analyse poussée des faits d'écriture et de la valeur littéraire et autobiographique des *Mémoires* appellerait bien sûr une étude approfondie ; mais, s'il fallait retenir un fait saillant, ce serait le dynamisme d'un récit qui oscille en permanence entre narration anecdotique personnelle et compte rendu désintéressé et neutre. Que Louise Michel écrivain mêle critiques habiles des corps militaires et observations scientifiques<sup>2</sup>, ou bien qu'elle compare les phénomènes météorologiques d'ici et de là-bas<sup>3</sup>, la démarche autobiographique est toujours rappel du passé dans la perspective du présent de l'écriture. On l'a dit, Louise Michel entendait aussi par ses *Mémoires* rédiger son testament : « Et tant d'autres et toutes, que sont-elles devenues ? Là, comme dans la Haute-Marne, comme à Montmartre, comme en Calédonie, on comprend pourquoi je ne mets que des initiales. Qui sait si mes Mémoires ne seront point un jour feuilletés pour servir à l'arrestation de ceux qui m'ont rencontrée ! S'ils allaient être accusés d'anarchie pour m'avoir connue ! » (*ibid.*, I, VIII). Oscillant entre la fougue politique et

la soif de connaître et de transmettre qui innervent son écriture, son vœu ne s'est-il pas réalisé ?

*Le théâtre calédonien ou une occupation inégale de la scène.* — La peine d'exil que subissent Louise Michel et ses camarades n'est en rien nouvelle ni exemplaire : l'histoire regorge de tels cas, du bannissement d'Ovide au Pont-Euxin à la création du bagne de Cayenne sous la Deuxième République, en passant par la déportation des prostituées en Louisiane sous l'Ancien Régime. La spécificité tient plutôt au statut du lieu de déportation. En effet, colonie récente, puisque depuis 1853, la Nouvelle-Calédonie se place en un sens au rang de l'Algérie — longuement étudiée dans le cours d'histoire cette année — en étant comme elle colonie de peuplement et en servant en même temps de lieu d'exil à ceux qui échappent à l'exécution lors de mouvements insurrectionnels. Ainsi, de même qu'on avait envoyé en Algérie les insurgés de 48, on prononce la peine de déportation dans ce territoire du Pacifique pour d'anciens Communards, aux côtés de résistants algériens. Comme certains Français de métropole qui s'attachent à mieux connaître les Arabes d'Algérie, Louise Michel rencontre les autochtones néo-calédoniens, les Canaques. Son parti pris est clair en faveur de ce peuple dont le territoire a été placé sous tutelle française et dont elle utilise même la langue quand il s'agit, par exemple, de dénoter la société patriarcale canaque : « Mais, chez le premier peuple du monde, *hichère*, ce ne serait pas plus *lélé* que dans les tribus calédoniennes, que les femmes eussent la même éducation que les hommes. Si elles allaient vouloir gouverner ! » (*ibid.*, I, IX). Ainsi,

## Lycée Louis Barthou – PAU

quoique l'attitude de Louise Michel à l'égard des Canaques soit celle d'une femme blanche qui traite les indigènes comme ses égaux, elle ne partage en rien l'opinion commune qui voit dans le peuple canaque — comme arabe — une foule de rustres individus à civiliser...

Du point de vue politique, l'année 1871 voit non seulement la guerre franco-prussienne se solder par un échec, mais aussi la Kabylie se soulever : les condamnés de l'insurrection d'El Mokrani sont alors déportés en Nouvelle-Calédonie où ils retrouvent de nombreux Communards. Ceux-ci, d'abord soumis au travail forcé, tombent ensuite dans l'oisiveté à cause d'une dépêche du ministre de la Marine en 1873, qui ordonne la fermeture des chantiers. Si Louise Michel tient bon, d'autres deviennent oisifs, et désespérés à tel point que l'on compte des cas de folie. Alors que Thiers prétend agir selon la loi et en vue de la justice, les faits montrent sans équivoque que le jeu a été inégal entre Versaillais et Fédérés de la Commune : l'armée de Versailles a eu 877 soldats tués et 181 disparus, alors que l'on dénombre par milliers les Fédérés abattus. Manifestement, c'est un déséquilibre structurel qui affecte le rapport de force entre l'entité insurrectionnelle de la Commune et l'entité officielle elle-même, en sursis et branlante après la guerre de 1870.

L'historien anglais R. Tombs signale même que le vainqueur procède à des massacres systématiques et calculés, qui sont l'œuvre de corps spéciaux de gendarmes et de soldats. Dans un premier temps, on a sommairement constitué des cours martiales, présidées par un juge prévôt ou par des officiers de gendarmerie. Ce n'est

## N° 02 - Juin 2021

que par la suite qu'est intervenue une justice régulière sous la forme de Conseils de Guerre (vingt-quatre au total). Passer d'une justice expéditive, sous le régime de l'émotion — de la peur, de la farouche volonté de retour à l'ordre dans la capitale — à une justice militaire orchestrée par des soldats dans l'intérêt des soldats, est-ce là une transition juste ? Passerait-on d'un émotivisme d'Etat à une justice impérativiste<sup>4</sup> ? Toujours est-il que dans cette situation d'urgence juridique, c'est parce qu'ils explorent les limites du système judiciaire que les mots de Louise Michel lors de son procès en font pour ainsi dire l'héritière de Socrate dans le *Criton*, avec cette différence qu'elle n'accepte les modalités de la justice que pour en éprouver le caractère partial : « Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi...<sup>5</sup> ».

Ce panorama montre en définitive que ces années tourmentées de la vie de Louise Michel n'ont rien de dépassé, mais font au contraire singulièrement écho à des questions contemporaines aussi diverses que celles du nationalisme canaque, du féminisme, de l'expérience en sciences naturelles ou bien du communalisme. Si l'on voit toute la pertinence de cette rétrospective multicolore pour le XXI<sup>e</sup> siècle, c'est peut-être que la *Vierge rouge* est une femme intemporelle, si l'on en croit ces mots : « Il faut remonter aux premiers siècles de notre ère pour trouver, chez les martyres chrétiennes, quelque chose d'équivalent » (« Préface de l'Éditeur », 1886).

**Alexis Bernardino Duarte  
Khâgne, Promotion 2019-2021**

### Références :

1 « Il y a peut-être beaucoup de vers dans mes *Mémoires* ; mais c'est la forme qui rend le mieux certaines impressions, et où aura-t-on le droit d'être soi-même et d'exprimer ce qu'on éprouve, si ce n'est dans des *Mémoires* ? » (*Mémoires*, II, VI).

2 « Si l'alcool ne nous eût été interdit, j'aurais pu conserver des insectes » (*ibid.*, II, VIII).

3 « Depuis que j'ai vu les cyclones, je ne regarde plus les orages d'Europe que j'aimais tant autrefois » (*ibid.*, II, X).

4 Cf. John Austin (1790-1859), représentant majeur de l'impérativisme, dont la doctrine a d'ailleurs fait l'objet d'une étude en cours de philosophie politique.

5 *Mémoires*, Appendice, « Premier procès ».